

Cours 2 - Pourquoi est-il si difficile d'être juste ?

Notions abordées dans ce cours: le bonheur / le devoir / la nature humaine / la religion / la conscience et l'inconscient

Notre premier cours était centré sur la révolution socratique. Nous y avons vu que l'être humain, doué d'une conscience symbolique, était capable, en passant par l'apprentissage d'une culture donnée, de mettre en question cette culture, et de se développer comme être de raison, lancé à la recherche du bien, du beau, de la justice et de la vérité. Ce cours affirmait donc, avec Socrate, la **nature profondément rationnelle de l'esprit humain**.

Nous allons d'abord nous intéresser à la recherche de la justice, et voir comment cet esprit rationnel qui est le nôtre se confronte avec cette première figure de l'absolu qui est la justice.

Nous sommes des animaux sociaux, comme la fourmi ou l'abeille. Nous sommes donc des **êtres de relation**. Être, pour nous, c'est « être avec », « partager », « coopérer ». Cette vie commune suppose donc un ajustement de chacun avec les autres membres du groupe. Chez les autres animaux, cet ajustement se fait naturellement. La question de la justice ne se pose donc pas. La nature du lion (le mâle dominant dévore les petits qui ne sont pas les siens), du chimpanzé (le mâle le plus fort domine le reste du groupe) est peut-être cruelle, mais elle n'est ni juste ni injuste, parce que l'ajustement de l'individu au reste du groupe obéit à la **nécessité de la logique de l'espèce**. Il y a donc là une première réponse à notre question : si l'humain n'est pas par nature un être juste, c'est parce que la justice ne surgit pas de la nature.

La question de la justice apparaît chez l'humain parce que lui seul a le **pouvoir conscient d'inventer les formes de sa relation aux autres**. Nous retrouvons ici l'idée que, grâce à l'accès à la conscience symbolique, l'être humain est ouvert au champ du possible. Son évolution n'obéit plus à la nécessité de sa nature spécifique, elle est ouverte à la **contingence du choix réfléchi**. La question de la justice devient alors celle du rapport correct, du bon ajustement, entre les êtres humains qui composent une société, la question de l'harmonie sociale.

Nous avons donc un premier problème : la justice n'est pas présente dans la nature. C'est à nous de la créer. Mais ce problème en cache un autre plus profond, comme le montre ce texte de Kant :

L'homme est l'animal qui a besoin d'un maître, car il abuse à coup sur de sa liberté à l'égard de ses semblables. Et quoiqu'en tant qu'être raisonnable, il souhaite une loi qui limite la liberté de tous, son penchant animal à l'égoïsme le pousse à se réserver, dans toute la mesure du possible, un régime d'exception pour lui-même. Mais où trouvera-t-il ce maître ? Nul part ailleurs que dans l'espèce humaine.

Kant, Anthropologie d'un point de vue pragmatique

« En tant qu'être raisonnable », nous venons de le dire, nous sommes voués à rechercher des règles de justice, qui permettront la vie commune, des lois « qui limitent la liberté de tous ». Voilà donc le problème de la justice ? Oui, sauf que...

... sauf que nous ne souhaitons pas, en fait, cette justice qui est pourtant essentielle à notre vie sociale. Nous avons en nous une profonde répugnance à la justice, car en nous se trouve un « penchant animal à l'égoïsme » qui nous dévie de cette nécessité d'un ajustement réciproque les uns avec les autres. Ce veut en moi la nature, c'est la même chose que ce que veut la nature du chimpanzé ou du lion : ma réalisation. Je ne veux pas construire avec les autres les ajustements

nécessaires à la vie du groupe. Je veux que le groupe s'ajuste à moi.

Résumons. L'être humain a besoin de la justice, parce qu'il a besoin de construire par lui-même les ajustements qui permettent des relations harmonieuses dans le groupe social. Mais sur ce chemin il rencontre une résistance fondamentale, qui est celle de sa nature animale. Comme le dit Kant, nous sommes donc à la fois des êtres sociaux, et insociaux, c'est ce qu'il appelle « l'insociable sociabilité » de l'être humain.

1./ l'insociabilité humaine: la spécificité du désir humain est d'être démesuré

A) Durkheim : « notre sensibilité est un abîme sans fond que rien ne peut combler »

(Toute cette partie est basée sur l'analyse du texte suivant : [Durkheim - désir et société](#))

▪ la sensibilité est une adaptation biologique

Tout d'abord Durkheim ne part pas de l'idée d'une « âme » qui serait propre à l'humain. Il place au contraire son analyse de l'humain à l'intérieur de la biologie. La conscience fait partie des **adaptations biologiques**, elle est apparue, sous la forme de la conscience immédiate, puis de la conscience réfléchie, parce qu'elle permet de mieux s'en sortir. Par exemple, le chimpanzé, en découvrant comment casser les noix, a accès à de nouvelles sources de nourriture. Donc l'éveil de la réflexion apparaît comme un avantage. Comme son cousin chimpanzé, l'être humain, en devenant fabricateur d'outils, améliore sa façon de vivre.

Sauf que... sauf que chez les singes la réflexion s'éveille, puis elle s'endort et retrouve les automatismes de la vie naturelle. Donc l'outil que le singe invente apporte un bien nouveau, mais limité et qui ne change pas le cours de l'existence du singe. La conscience réfléchie s'est éveillée pour trouver le moyen de mieux satisfaire la vie du corps. Le corps satisfait, la conscience retombe dans l'immédiateté de la vie naturelle.

Mais chez l'être humain, la conscience réfléchie ne va pas seulement résoudre des problèmes techniques. Elle va aussi créer de nouveaux problèmes, et des problèmes qu'elle ne parviendra pas à résoudre individuellement d'après Durkheim.

▪ chez l'humain, avec l'éveil de la conscience symbolique, la sensibilité devient périlleuse

En effet, chez l'humain, la réflexion a franchi un autre stade, celui de la **conscience symbolique**. La différence est immense : l'outil nouveau qu'on a inventé va

- être facilement transmis aux autres
- être rapidement amélioré
- entraîner sans cesse l'apparition de nouveaux besoins.

Ainsi, alors que l'invention est ponctuelle chez l'animal, chez l'être humain elle est comme une marche d'escalier, qui va permettre d'en construire une autre, et encore une autre, et encore une autre. Cela va entraîner un bouleversement complet de notre psychologie : la conscience symbolique humaine n'est plus limitée à la considération des **besoins biologiques**, elle conçoit désormais des **désirs symboliques**. L'être humain n'est plus seulement un corps, mais un être beaucoup plus vaste que le corps. Le sens de sa vie n'est plus seulement de satisfaire et d'assurer la santé du corps. La vie humaine s'ouvre sur une multitude de possibilités. Et c'est ainsi que « *notre sensibilité devient un abîme sans fond que rien ne peut combler.* »

Qu'est-ce qui te fait plaisir ? À quoi es-tu sensible ? Compare la réponse de l'animal et la tienne ! Chez lui, seul le corps répond à ces questions. Le corps, seulement le corps, toujours le

corps. Chez nous, même lorsque le corps n'a besoin de rien, la sensibilité parle encore. L'humain ne se contente pas de la satisfaction de ses besoins. Il voit beaucoup plus loin. Luxe, prestige, honneur, gloire, aucun de ces objets du désir humain n'a plus rien de naturel ! Tout cela est insensé pour le corps... mais bien réel pour l'esprit de l'être humain, qui est prêt à se mettre en danger, à risquer la mort elle-même afin de réaliser son désir.

Et c'est ainsi que, s'affranchissant de sa **mesure** naturelle, l'être humain, devenu nature spirituelle, se perd dans la **démesure**, (*hubris* en grec ancien).

RQ : le problème de la démesure, nous le retrouvons formulé sous forme de mythe dans de nombreuses cultures humaines :

- la démesure d'Adam et Eve mangeant du fruit défendu, dans la Bible et le Coran
- la démesure de Ravana qui veut devenir le roi du monde dans le Ramayana
- la démesure de Midas qui choisi, comme don des Dieux, de pouvoir transformer tout ce qu'il touche en or.

Il y a là une conclusion philosophique essentielle : pour Platon ou Descartes, la source de nos problèmes, c'est le corps. Or en fait, le corps n'est pas un si grand trouble fête. Ce qui jette du désordre, de la démesure dans nos vie, ce n'est pas le corps, mais notre « *sensibilité* ». C'est l'esprit, l'âme de l'être humain qui contient un déséquilibre. Pas le corps biologique.

B) **Thrasymaque : l'être humain est par nature un être injuste**

Remarque : le texte que nous allons étudier ici est un extrait de la République de Platon. Mais ce texte ne reflète pas du tout la pensée de Platon. Dans ses livres, Platon est en discussion avec des penseurs auxquels il s'oppose. Ici le locuteur, Adimante, reprend et détaille les propos tenus quelques temps auparavant par **Thrasymaque** un célèbre sophiste.

Lire le texte :[Texte Platon - pour Thrasymaque tout homme est naturellement injuste](#)

Ce texte contient une histoire : un jeune berger découvre un anneau magique qui lui donne le pouvoir d'invisibilité. Il va utiliser ce pouvoir pour tuer le Roi de Lydie et prendre sa place, devenant ainsi le fondateur d'une nouvelle dynastie.

Cette histoire se termine sur la question suivante : donnez à un homme juste et à un homme injuste cet anneau, se comporteront-ils différemment ? Selon Thrasymaque non. Le juste oubliera bien vite sa justice pour user et abuser du pouvoir que lui donne l'anneau. (Tolkien a repris cette conclusion dans sa saga Le Seigneur des Anneaux puisque dans cette histoire, nul n'est capable de résister à la séduction de l'anneau de pouvoir).

Le début du texte nous donne l'analyse philosophique que vient illustrer cette histoire : **l'être humain n'est pas juste par nature**. C'est-à-dire qu'il n'a aucun désir pour la justice. Dans le texte de Kant nous avons pu lire que l'être humain, « *en tant qu'être raisonnable, souhaite une loi qui limite la liberté de tous* ». Certes, dit Thrasymaque, mais cela n'est que par calcul, par intérêt. La plupart des hommes, tout en étant habité par le désir illimité dont parle Durkheim, sont aussi dominés par une autre passion : **la peur**. Ils désirent être les mieux servis, mais ils ont peur de la compétition et de ses dangers. Ils aiment donc la justice par calcul : « *s'il y a une loi commune et que nous devons tous nous y soumettre, alors je n'aurais plus à avoir peur car je vivrai sous la protection des lois* ». Donc même les hommes justes n'aiment pas la justice par nature, mais **par calcul**, parce qu'ils désirent **la sécurité**.

La conclusion est très nette : nul n'est juste par amour de la justice. Tous sont justes parce qu'ils préfèrent pour eux mêmes la soumission à des lois communes que le danger de la compétition sans frein.

Thrasymaque a donc un grand mépris et pour la justice, et pour ceux qui la désirent. Selon lui les Grands Hommes sont ceux qui ne renoncent pas devant la peur, ce sont ceux qui ont le courage « *d'avoir de grandes passions et de les satisfaire* ».

2.I N'y a-t-il pas, cependant, en nous, une conscience morale par laquelle nous sommes capables d'être justes et de faire le bien ?

TRANSITION : Thrasymaque a-t-il raison ? Il y a là un des débats les plus essentiels de toute l'histoire de la philosophie. La justice a-t-elle une valeur en elle-même, une valeur **absolue**, ou bien est-elle seulement **relative** à un autre désir, le désir de vivre en sécurité ? Nous allons parler ici de trois philosophes, Platon, Descartes, et Kant, qui ont une analyse radicalement différente de cette citation de Kant

« *en tant qu'être raisonnable, l'être humain souhaite une loi qui limite la liberté de tous* ».

Pour Thrasymaque, on vient de le voir, cette phrase ne signifie absolument pas que l'être humain a en lui une nature essentiellement faite pour la justice. Le souhait de la loi, le désir de justice est en fait alimenté par la peur et le désir de sécurité.

Selon Platon, Descartes et Kant, il y a là une mécompréhension catastrophique de l'essence de l'être humain.

A) Kant : la raison est au principe de notre **sens du devoir**

[**TXT - Kant - la conscience morale ou le sens rationnel du devoir**](#)

universalité

raison principe

impératif catégorique

B) Descartes : l'âme immortelle et immatérielle, véritable essence de l'homme

[**Descartes - Grandes âmes et âmes basses**](#)

la nature spirituelle de l'être humain : l'âme distincte du corps

la grande âme et l'âme basse et vulgaire

2 rapports radicalement différents à l'existence.

C) Platon et Kant : l'importance de la religion

Platon est l'un des premiers à comprendre l'importance de la religion comme institution sociale. Il est essentiel d'enseigner aux êtres humains qu'ils ne sont pas de ce monde. Que leur corps n'est pas leur essence véritable. Leur nature n'est pas naturelle, mais surnaturelle. Leur destinée n'est pas mondaine mais immortelle.

La religion = institution qui doit implanter en l'homme ceci sous forme de **croyance** parce que la plupart des êtres humains sont incapables de s'élever au niveau où ils auraient la connaissance de cette supériorité de l'âme sur le corps.

3./ N'est-ce pas plutôt la normalisation sociale qui moralise l'être humain ?

TRANSITION : Après ces analyses philosophiques, intéressons nous à la manière dont les êtres humains ont effectivement résolu, dans leur vie sociale, le problème de la pression de leur « *penchant animal à l'égoïsme* ». Nous allons découvrir que la **morale**, le **sens du devoir**, ne sont pas d'abord le produit de la raison et de la réflexion, mais le produit du dressage et de l'habitude.

A) *le mimétisme du désir humain (Girard)*

■ L'angoisse existentielle : l'être humain n'est, au fond, rien.

Le sens de la vie ? À la place de la réponse simple et immémoriale qui habite l'animal : le sens de la vie est dans la direction du corps, le cœur de l'être humain n'a plus qu'une question, un grand point d'interrogation. Qui suis-je ? Que dois-je faire ? Que puis-je espérer ? En ce sens, l'ouverture de la pensée humaine est profondément angoissante. C'est une ouverture sur tout, mais où tout est objet de question, d'hésitation, d'interrogation. Or, comme le dit Durkheim, cette situation est profondément déprimante. Il y a chez l'homme un **désarroi existentiel** dû au fait que ni toi ni moi ne savons plus d'instinct dans quelle direction lancer notre activité. L'esprit humain découvre un nouveau sentiment, l'**angoisse**, une peur nouvelle. La peur de l'animal est une peur ponctuelle et sensée : la peur du prédateur, la peur du dominant, la peur du danger, en général. Mais l'être humain découvre une peur paralysante et absurde : la peur devant le néant, le rien, l'absence de sens. C'est cela l'angoisse. Elle naît dès que la conscience s'éveille chez l'enfant, et se manifeste, par exemple, sous la forme de la peur du noir, qui est en fait la peur qu'éprouve l'enfant devant les galopades insensées de sa propre imagination, devant la **démesure de son propre esprit**.

Alors comment les êtres humains ont-ils réussi à persévérer dans leur être ?

Nous avions déjà une réponse dans le cours précédent : celle de Socrate. Le **point d'Archimède**, selon lui, c'est la raison individuelle... or Durkheim nous amène à découvrir que la pensée individuelle est en fait néant, « je pense donc je suis » ? Non, en fait « je pense, et ma pensée se perd dans tous les sens ! ». Donc comment, en fait, les humains ont-ils réussi à s'équilibrer et à ne pas se laisser déprimer sous la pression de l'angoisse ? Quel est notre « point d'Archimède » ?

■ Imiter pour devenir quelqu'un

(Lire le texte : TXT, [Girard - désir mimétique](#))

La réponse de René Girard n'est pas le fruit d'une méditation personnelle, mais d'une analyse des cultures humaines. Ce n'est pas une réponse philosophique, mais anthropologique : le seul point d'Archimède qu'on trouve dans l'histoire des hommes, c'est qu'un **modèle** soit proposé à l'admiration et à l'imitation des êtres humains. L'enfant sort de l'angoisse primitive en se calquant sur un **modèle**. Papa, Maman, Lionel Messi, Aya Nakamura, Barbie, Spiderman, l'enfant, dans sa construction personnelle, ne se regarde pas dans le miroir. L'image de lui-même, il la recherche en regardant au-dessus de lui. Lui, il est petit, lui, il n'est rien, lui, dit Girard, il « *manque d'être* », aussi est-il attiré par ces êtres lumineux, puisqu'ils sont mis dans la lumière des projecteurs par sa société. Et c'est ainsi que s'enclenche la dynamique mimétique.

Nous prenons donc ici connaissance d'une autre dimension essentielle de notre être qui nous éloigne encore davantage de l'idée de subjectivité libre. Chez l'homme, l'existence précède l'essence ? Voilà que cette affirmation de Sartre devient fort discutable. Oui, c'est vrai, l'enfant n'est rien encore, ou si peu. Mais cette absence d'essence, cette liberté, elle est en fait invivable, intolérable, et l'enfant la délaisse pour se lancer à corps perdu dans la recherche de modèles à imiter. Il se soumet, en ce sens, à un être qu'il perçoit non pas seulement comme supérieur, mais comme plus « plein » que lui.

B) *la fabrication sociale de l'être de l'Homme (Bergson, Locke)*

■ la logique du conformisme social

[Locke - la morale ou l'empire des préjugés](#)

voir aussi la correction de l'explication du texte de Bergson, accessible ici.

L'être humain ne peut se régler seul. Il a besoin de modèles. Et Bergson montre ainsi que

l'être humain n'est pas d'abord une réalité biologique, mais une **construction sociale**. L'être humain majeur, ce n'est pas d'abord, comme le pensait Kant, un être libre et responsable de ses choix, maître de lui-même. C'est un être qui a appris à se maîtriser parce qu'il a intégré un **modèle social**.

La plupart des hommes ne sont pas des philosophes maîtres d'eux-mêmes, sages et libres. Si on veut bien observer l'immense masse des sociétés humaines, on verra alors que ces sociétés ne se structurent pas en se basant sur l'initiation rationnelle des hommes qui la composent, mais en se basant sur la logique du **conformisme social**. La société va modeler l'esprit des individus par l'intermédiaire de ses institutions (la famille, l'école, l'armée, la prison, etc.) pour qu'ils intègrent dans leur esprit une vision du monde et de leur place dans le monde qui soit favorable à l'équilibre social. L'individu se met ainsi, au cours de son enfance à intégrer des normes, et des valeurs, par lesquelles il s'identifie à un **type social** et finit par se définir en fonction du **statut** qu'il occupe dans la société.

Le texte de **Locke** montre ainsi comme la pensée individuelle est en fait le réceptacle des **préjugés** du groupe social. Dans l'esprit de l'individu, les « principes » ne sont pas fondés sur la délibération rationnelle, mais sur le dressage de l'enfant qu'ils ont été. La valeur des principes est reçue comme bonne sans être jamais véritablement interrogée.

Durkheim va jusqu'à affirmer qu'il existe une **conscience collective** bien plus puissante que la conscience individuelle, et qui s'impose à tous les membres d'une société. Cette conscience collective, c'est l'adhésion de tous aux mêmes normes sociales et le sentiment d'appartenance à un groupe.

On peut résumer le fossé qui sépare la pensée philosophique de la pensée sociologique avec deux mots :

La personne	Le personnage
pour le philosophe, l'être humain est fait pour devenir une personne , autonome, agissant et pensant en fonction de choix rationnels.	Pour le sociologue, l'être humain est fait pour devenir un personnage , dépendant, dans sa manière de penser, de normes sociales et de représentations qui orientent voire définissent ses choix.
= l'idée d'un individu singulier et libre	= l'idée d'un individu normé et déterminé.

▪ l'individu écrasé par la morale

Nietzsche: le devoir moral est avant tout devoir social qui écrase l'individu

▪ Retour sur la notion de culture

Nous pouvons ici résumer d'un mot tout ce que nous avons acquis jusqu'ici dans cette partie : l'être humain n'est pas d'abord un être de raison, une âme immatérielle et immortelle. C'est avant tout, selon Locke, Bergson, un **être de culture**, un être dont le cerveau développé

- ne lui permet pas avant toute chose de devenir un être libre

- mais lui permet de se hausser au niveau symbolique et de devenir ainsi un être qui vit à l'intérieur d'un **milieu culturel**.

La culture se définit alors comme l'ensemble des traditions qui sont transmises de génération en génération à l'intérieur d'un groupe social humain et qui donnent son unité symbolique à ce groupe social. La culture regroupe ainsi toutes les coutumes, les usages, les croyances, les connaissances, les techniques d'un groupe humain donné.

Ainsi nous, les humains, ne vivons pas dans la **nature**, mais dans un **monde culturel** qui

est totalement organisé par des normes, des règles, des lois qui sont **conventionnelles**.

La conscience humaine n'est donc pas d'abord, de ce point de vue, la capacité à réfléchir par soi-même, de façon purement autonome, mais la capacité à intégrer cet ordre culturel symbolique. Du coup nous finissons par prendre ces conventions pour la réalité ultime. Cela nous amène à penser de façon **ethnocentrique**. Toute culture, toute société a tendance à se prendre comme la mesure universelle du beau, du juste et du vrai et à évaluer les autres cultures comme inférieures. La manifestation la plus tranchée de l'ethnocentrisme nomme l'autre **sauvage** ou **barbare**.

C) quelques exemples de la détermination culturelle (Bourdieu, Godelier, Milgram, Bernays)

▪ **la domination masculine, un exemple des effets du conformisme social** (lire le texte : [TXT Bourdieu - habitus](#))

Pierre Bourdieu est lui aussi un sociologue français, qui a voué sa vie à analyser et à exposer les **mécanismes de domination** par lesquels les individus humains, loin de s'affirmer comme des être autonomes, se coulent dans le moule du **conformisme social**. Il a sur ce point inventé un concept, le concept d'**habitus**. L'**habitus**, c'est un « *système de dispositions durables et transposables, structures structurées disposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations* ». Cette définition est difficile, il faut l'analyser en détail pour la comprendre. « *dispositions* » cela renvoie au fait que l'individu humain est disposé à certaines choses : il a des goûts, des appétits, des croyances, des usages, qui orientent ses choix. Or ces dispositions ne lui sont pas naturelles. Ce sont des « *structures structurées* » c'est-à-dire qu'elles viennent de l'extérieur, par l'éducation et la vie sociale, s'imprimer en lui et ordonner son comportement et ses manières de penser. Ainsi elles deviennent des « *structures structurantes* ».

Dans un de ses livres les plus célèbres, [la domination masculine](#), Bourdieu analyse comment les femmes et les hommes en viennent, dans toutes les sociétés **patriarcales**, à intérioriser la domination masculine comme si c'était une réalité naturelle. Les sociétés patriarcales sont en effet des sociétés qui affirment la supériorité de l'homme, l'infériorité de la femme, son caractère subalterne de sorte que la femme serait naturellement faite pour l'obéissance, et l'homme pour le commandement. C'est ce que Pierre Bourdieu a appelé la **domination masculine**. Or l'essentiel est que les femmes intègrent cette domination au cœur de leur esprit et de leurs actions. Il s'agit là d'un bon exemple de formation de **l'Habitus**. Et dans le texte suivant, il l'affirme très clairement : les individus sont dominés par leur habitus, ils ne sont pas des êtres libres et maîtres d'eux-mêmes.

▪ **Maurice Godelier: un exemple de culture humaine, les Baruyas**

(lire le texte : [TXT Godelier - représentation de l'homme et la femme chez les Baruyas](#))

REMARQUE : exemple déjà abordé en cours en septembre.

Cet exemple est un excellent exemple de la domination masculine et de la façon dont elle crée chez les individus un habitus, c'est-à-dire des dispositions dont tout le monde croit qu'elles sont innées et naturelles alors qu'elles sont en fait socialement construites. Le premier texte porte sur la vision qu'ont les Baruyas du genre masculin et du genre féminin. Lorsque nous lisons cette distinction, il est évident pour nous qu'elle est purement construite, c'est une construction sociale, une représentation symbolique imaginaire (et terriblement sexiste). Nous pouvons donc avoir un regard profondément critique sur elle, notamment à cause de son caractère oppressif vis à vis des femmes. Mais du point de vue de la conscience d'un Baruya, cette distance critique est impossible, car leur culture n'est pas vue par eux comme une construction imaginaire, mais comme une réalité sociale, qui a sa source dans un **mythe fondateur** qui n'est pas pour eux un récit imaginaire des origines, mais bien le récit de l'origine **réelle** du groupe.

Le second texte, sur les rites qui accompagnent l'abattage d'un arbre, est moins important, mais vous donne un exemple encore plus évident du fait que les humains vivent à l'intérieur d'une représentation imaginaire d'eux mêmes et du monde marquée par le conformisme social le plus étroit.

- **L'expérience de Milgram : l'état agentique, signe une tendance naturelle à la soumission ?**

(lire le texte : TXT [Milgram - soumission à l'autorité](#))

L'expérience de Milgram montre que les êtres humains ont beaucoup de mal à agir de façon **responsable** lorsqu'ils sont confrontés à une autorité qu'ils reconnaissent comme **légitime** et qu'ils acceptent comme **légitime**. L'**état agentique** présenté par Milgram est celui où un individu va renoncer à sa liberté de choisir, et suivre les ordres de l'autorité en remettant complètement en cause sa propre morale et sa propre sensibilité. Le plus intéressant dans cette expérience est qu'il ne le fait pas volontairement. Il éprouve « stress et anxiété » au fur et à mesure que l'expérience avance et que les souffrances apparemment subies par le témoin sont de plus en plus pénibles. Mais il se soumet au nom d'une structure supérieure, parce qu'il reconnaît en elle une **autorité**. Milgram nous demande d'ouvrir les yeux sur l'importance qu'occupe l'autorité dans la conscience normale d'un individu. L'être humain n'est pas un individu isolé vivant sa vie et faisant ses choix en toute indépendance. Il est au contraire inséré à l'intérieur d'un réseau social qui le met en rapport avec un nombre important d'**institutions** qui font pour lui autorité. L'école, l'armée, la police, le chef de service au bureau, le médecin, l'hôpital, etc.

- **Edward Bernays et la manipulation de l'opinion publique**

Lire le texte (TXT [Bernays - gouvernement invisible dans les démocraties](#))

Chez les Baruyas l'ensemble des individus est conditionné par l'inscription à l'intérieur d'une tradition qui structure la conscience individuelle sans que personne ne soit individuellement conscient et responsable de cette manipulation. C'est un conditionnement sans conditionneur, une manipulation sans manipulateur. Mais dans nos sociétés, le conditionnement et la manipulation deviennent des techniques consciemment assumées, c'est la **propagande**. Il existe des entreprises spécialisées dans cette manipulation : les agences de relations publiques et les agences de publicité. Le rôle de ces entreprises est d'influencer les consciences des individus pour implanter en elle une vision positive de tel ou tel produit, de telle ou telle idée politique.

L'un des premiers inventeurs de ces techniques est l'Américain Edward Bernays, qui, dans son livre Propaganda expose les différentes techniques utiles pour la manipulation de l'opinion publique. Or ce qui nous intéresse ici, c'est l'expression même d'**opinion publique**. Le cœur de l'argumentation de Bernays, c'est que l'individu vit dans une société trop complexe pour pouvoir être véritablement le maître de ses actes et l'auteur de ses pensées. Il a tendance au contraire à laisser les institutions façonner sa pensée, ses habitudes, et ses désirs.

Ici rappelons nous que la vision philosophique du monde, celle de Socrate et de Descartes, consiste à affirmer que l'être humain est fait pour sortir du régime de l'opinion (*doxa*), passer à un niveau de conscience supérieure (*epistémé*). Mais dans la réalité sociale, ce que nous disent ensemble Durkheim, Bourdieu, Girard, Bernays, est que l'immense majorité des êtres humains ont une conscience qui ne pense pas par elle-même, mais est déterminée par la société dans laquelle elle est plongée. Chaque société, comme le montre l'économiste Thomas Piketty dans son livre Capital et Idéologie, a tendance à secréter une **idéologie**, c'est-à-dire un ensemble de représentations qui définissent ce qui doit être vu comme juste, vrai et bon à l'intérieur d'une société.

RQ sur l'expression « théories du complot » :

en tant que professeur je suis invité par l'État Français à vous mettre en garde contre les théories du complot. En effet ici vous pourriez vous dire, notamment en lisant mal Bernays : « *en fait il y a un gouvernement invisible qui complete contre nous* ». Mais il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette expression. Certes

Bernays affirme qu'il y a bien un gouvernement invisible des sociétés démocratiques modernes, mais il ne s'agit pas d'un gouvernement centralisé et occulte. L'erreur des théories du complot est d'affirmer qu'il existe un seul et unique grand complot d'une seule et même élite mondiale qui dirigerait tout (souvent appelés sur internet les « *illuminatis* »). Cela est ridicule, car c'est une outrageuse simplification de la réalité sociale.

Donc soyez prudents et évitez d'utiliser l'expression « gouvernement invisible » car elle prête à confusion. Par contre, retenez qu'il y a bien une réalité de la propagande, de la manipulation des masses, du façonnement des consciences individuelles par des institutions sociales, publiques et privées, une réalité dont on ne prendra pas la mesure en la simplifiant outrageusement comme le font les « théories d'un grand complot mondial ».

4.1 « le moi n'est pas le maître dans sa propre maison », l'idée d'inconscient

Ici je vous recommande le visionnage du film de J Huston, [Freud, passions secrètes](#)

a) histoire de la formulation de l'hypothèse de l'inconscient

Freud est au départ un médecin qui choisit de se spécialiser en psychiatrie. Mais à son époque, certains troubles psychiques laissent les médecins impuissants, troubles qu'on regroupe sous le vocable d'**hystéries**. Il s'agit de troubles du comportement, souvent des paralysies, mais qui se produisent alors que l'individu n'a pas de troubles somatiques. En clair, une personne perd la vue, alors que ses yeux voient très bien, ou se retrouve en fauteuil roulant alors que ses jambes fonctionnent tout à fait. Certains médecins affirment qu'il s'agit là de faux malades, qui ont juste besoin qu'on les plaigne, mais cette affirmation est très discutable : lorsqu'on plante une aiguille dans la jambe immobile, l'hystérique ne sens aucune souffrance... alors peut-on parler de simulation ?

Freud, très intéressé par la question des hystériques, va obtenir une bourse d'étude pour aller à Paris, assister aux cours d'un des plus grands aliénistes de cette époque : le docteur Charcot. Or Charcot va montrer que lorsqu'on met les hystériques sous hypnose, on peut les débarrasser de leurs symptômes... jusqu'à ce qu'on les réveille. Il fait alors l'hypothèse que c'est un traumatisme passé qui a entraîné chez le malade un ébranlement nerveux tellement fort qu'il a enrayé la connexion normale du corps et de l'esprit.

Ce qui impressionne profondément Freud, c'est que Charcot a montré, par l'hypnose, que l'on est capable de se débarrasser des symptômes. Il ne s'agit pas encore d'un traitement, puisque les symptômes reviennent au réveil du patient, mais il y a là, selon lui, une piste thérapeutique à suivre. Une fois rentré à Vienne, Freud va mettre au point une méthode de traitement qu'il appelle, avec un associé, Breuer, la cure par la parole (*talking cure*). Il s'agit de mettre le patient sous hypnose, et, là, de lui poser des questions pour aller chercher dans son passé l'événement traumatique déclencheur de la maladie. Mais les symptômes finissent par revenir.

Freud va alors inventer ce qu'il appellera la **psychanalyse**, la même méthode que la *talking cure*, mais sans hypnose. C'est le début de la psychologie moderne. En effet, Freud va alors découvrir que les êtres humains ont une psychologie d'une grande profondeur, une psychologie qui plonge ses racines dans le passé, et ce jusqu'aux premiers moments de la vie. Le MOI n'est pas un esprit libre, mais le résultat d'un long processus de vie pendant lequel la psychologie de l'individu se structure par la séparation en nous du niveau **conscient** et du niveau **inconscient**.

Il affirme que, grâce à la psychanalyse, l'être humain peut aller à la rencontre de son propre **inconscient**. Mais comment peut-on être conscient de ce qui est inconscient ? Freud affirme que

dans la vie quotidienne notre inconscient refait surface de plusieurs manières : le rêve, le lapsus, les actes manqués. Parfois, nous voudrions faire quelque chose, mais nous faisons le contraire ! Parfois, nous voudrions dire quelque chose, mais notre langue « fourche » ! Cela, l'**acte manqué et le lapsus**, ce sont bien deux signes que « ça » parle en nous sans que nous soyons maîtres de nous-même à ce moment.

Mais selon Freud, la voie royale de l'accès à l'inconscient, c'est le **rêve**. Lorsque nous rêvons la nuit, il ne s'agit pas de pensées simplement fortuites. Dans le rêve, l'inconscient remonte à la surface. La psychanalyse va donc se servir des rêves pour aider le patient à prendre conscience de ce qui se cache en lui, qui parle, et qui est en train de prendre le pouvoir sur sa vie. En effet, si chez l'individu normal l'inconscient reste à sa place, c'est-à-dire en retrait, quasiment invisible, chez l'individu malade, le **névrosé**, les conflits qui se trouvent dans l'inconscient sont si puissants qu'ils remontent à la surface et viennent comme **posséder** l'individu à son insu.

b) la structure de l'inconscient humain selon Freud

▪ le ça, le surmoi, le moi

Selon Freud, lorsque nous naissions, notre psychologie n'est, bien sûr, pas du tout structurée. Le nourrisson ne parle pas, et, comme son nom l'indique, tout son petit esprit est accaparé par des besoins très matériels : manger, dormir. Il ne parle pas, et les seuls bruits qu'il fait sont les cris qu'il pousse pour manifester la douleur et le malaise qu'il ressent dès qu'un des besoins fondamentaux de son corps n'est pas satisfait. Ainsi, selon Freud, au commencement de notre vie nous sommes tout entier dominés par nos **pulsions**. Celles-ci se manifestent sans ordre, sous la forme d'**excitations**, qui viennent obséder la conscience du nourrisson. Freud appelle **le ça** l'ensemble de ces pulsions.

Mais l'enfant va devoir apprendre à contenir la manifestation désordonnée des pulsions, et à les ranger. C'est ce que lui demandent ses parents, c'est ce que lui impose l'**éducation** et la **discipline** auxquelles il est soumis. Ainsi il va peu à peu intérioriser les **normes sociales** dont nous avons déjà parlé avec Durkheim et Bourdieu. Cette intériorisation va faire apparaître dans sa psychologie un **surmoi**, qui va faire pression sur les pulsions du ça et empêcher leur expression brute. Le surmoi est donc l'ensemble des règles morales qui sont imposées à l'enfant et s'enracinent profondément dans sa psychologie par intériorisation des exigences et des interdits parentaux. L'enfant n'a pas conscience de ce processus sinon sous la forme d'une culpabilité qu'il éprouve lorsqu'il est confronté à l'interdit. Le Surmoi se développe pour encadrer, contrôler les pulsions du ça et empêcher la manifestation consciente de leur forme brute.

C'est avec ce processus d'éducation que son esprit va peu à peu se diviser en

- un niveau inconscient (qui contient la manifestation brute des pulsions, mais aussi les lois les plus puissantes de sa culture, comme la prohibition de l'inceste)
- un niveau conscient (qui contient seulement ce que la culture permet, autorise), que nous appelons le **moi** et qui renvoie à tout ce dont nous faisons consciemment l'expérience.

▪ refoulement et sublimation

Lire le texte : [Freud - refoulement et sublimation](#)

Pour que cette différenciation s'accomplisse, il faut d'abord que l'enfant repousse en lui les pulsions marquées d'interdit culturel. C'est ce processus que Freud appelle **refoulement**. Il est la part négative du dressage des pulsions. C'est le processus psychique par lequel le surmoi se forme chez l'enfant. Lorsque l'enfant manifeste un comportement jugé incorrect par ses éducateurs, on lui manifeste que ce comportement est interdit, et cet interdit va être intériorisé si profondément chez l'enfant qu'il deviendra pour lui comme une seconde nature.

Mais si l'éducation était seulement basée sur le refoulement, l'enfant deviendrait une

véritable cocotte minute prête à imploser. L'éducation n'interdit pas seulement, elle permet. C'est ici qu'entre en jeu la **sublimation** : c'est la part positive du dressage des pulsions. processus par lequel une pulsion brute voit déplacer son but initial (centré sur une satisfaction corporelle directe) vers un but symbolique (en général un objet valorisé par la société). Ainsi l'enfant est poussé à exprimer son désir de façon symbolisée, et non plus brute, en respectant, et même en épousant au plus profond de lui-même les cadres de sa culture. Par la sublimation, les désirs de l'enfant prennent une forme socialement acceptable. La sexualité devient séduction et romantisme, la violence et le désir de dominer s'expriment dans le cadre des compétitions sportives ou dans le rapport aux notes à l'école.

▪ **principe de plaisir et principe de réalité**

L'être humain est donc un être de culture. Il est déterminé par le cadre culturel dans lequel il a grandi. Du coup la vie humaine n'est pas facile à vivre, parce que le **MOI** est tiraillé par deux principes souvent antagonistes :

1) le **principe de plaisir** : le ça, l'ensemble des pulsions, demandent à être satisfaites, et pour cela elles excitent la conscience, la récompense par du plaisir, et maintiennent la pression sous la forme du stress et de la douleur.

2) le **principe de réalité** : le MOI est confronté à une réalité qui n'obéit pas à sa volonté, mais au contraire réclame de lui qu'il se plie à ses exigences. Cette réalité, c'est le monde extérieur, mais ce sont aussi toutes les normes sociales de la culture auxquelles le moi est soumis.

On comprend mieux, du coup, l'expression « *le moi n'est pas le maître dans sa propre maison* » car sans même qu'il en ait conscience, il doit, selon Freud, servir ces deux maîtres, ces deux Princes, le principe de plaisir et le principe de réalité.

C) **qu'est-ce que la psychothérapie ?**

▪ **la névrose ou le moi enchaîné à ses propres profondeur**

La maladie psychique qu'on appelle la **névrose** a, selon Freud, sa source dans un conflit **inconscient**. Le moi, écrasé par un surmoi trop puissant, c'est-à-dire écrasé par des normes sociales trop contraignantes, n'éprouve pas, ou trop peu de plaisir à vivre.

Nous venons de voir que tout être humain, en fait, est un être **frustré**, à qui on a imposé de se soumettre à une logique sociale, de renoncer à se laisser aller au principe de plaisir pour se soumettre aux exigences de la société. Mais chez l'être humain normal, un équilibre s'est produit entre le ça et le surmoi, entre le principe de plaisir et le principe de réalité, alors que chez le névrosé, le ça est totalement écrasé par le surmoi. L'être étouffe, il est comme enfermé dans une prison intérieur. Il vit sa vie comme s'il était **étranger à lui-même**.

Un bon exemple de cela est la notion **d'homosexualité refoulée** : dans les cultures où l'homosexualité est frappée d'interdit, toute tendance homosexuelle est repoussée dans l'inconscient. Mais si une personne a cette orientation sexuelle, c'est comme si on annihilait en elle toute sa vie amoureuse et sexuelle.

▪ **la cure psychanalytique : connais-toi toi même**

La méthode de traitement inventée par Freud consiste à accompagner l'individu névrosé pour qu'il aille à la recherche des noeuds névrotiques qui se sont formés en lui au cours de sa vie infantile à cause de **refoulements traumatisants**. Il s'agit donc, comme le disait déjà Socrate, d'apprendre à « *se connaître soi-même* », mais l'originalité de Freud est d'affirmer que cette connaissance de soi passe par un retour vers l'enfance.

Or ce chemin est difficile à faire seul, affirme Freud, c'est pour cette raison que le **thérapeute** est nécessaire. De nos jours, la psychanalyse inventée par Freud n'est plus la seule

méthode psychothérapeutique. Il y en a beaucoup d'autres, mais elles reposent toutes sur le principe de la « *talking cure* ». Par la parole, l'individu souffrant va revenir sur son passé, être amené à ouvrir les yeux sur ce qu'il a vraiment vécu, les traumatismes qu'il a vraiment subis. Il s'agit donc bien d'un chemin de vérité, d'une recherche de soi. Freud résume l'objectif de la psychothérapie par cette citation : « *Wo es war, soll ich werden* » (« où cela était, je dois advenir »). Autrement dit, il s'agit de sortir de l'inquiétante étrangeté dans laquelle la vie de certaines personnes est plongée, en prenant conscience de ce qu'on est vraiment.

D) Freud et l'idée de culture

Lire le texte ([TXT Freud - la culture](#))

Freud, lorsqu'il affirme découvrir l'inconscient et les profondeurs de la psychologie humaine, pense avoir ainsi dévoilé une dimension essentielle de la nature humaine. L'être humain ne s'humanise que parce qu'il est soumis à un processus de civilisation par la culture dans laquelle il naît, grandit, est éduqué. Notre humanité, notre spiritualité, notre conscience symbolique sont le fruit de la culture qui, grâce au **surmoi**, repousse les pulsions naturelles, asociales et destructrices dans l'inconscient. Là encore, on le voit, l'humain n'est pas fait pour la liberté.

Conclusion : sommes-nous des êtres libres ?

Nous pouvons résumer la remise en cause de la liberté et de la rationalité de l'être humain de façon très simple : l'être humain n'est pas un être de raison, c'est un être arraonné. L'être humain n'est pas un être rationnel, c'est un être raisonnable. Quelle différence ?

L'être de raison, l'être rationnel, (cours 1) c'est celui qui pense par lui-même, qui est capable d'être le maître de lui-même, d'affirmer sa liberté, et même d'envisager qu'il n'est pas de ce monde, qu'il est non pas corps matériel, mais âme immortelle et immatérielle.

Mais ce que nous découvrons dans ce deuxième cours, c'est que notre esprit n'est pas si autonome qu'il le croit. Les règles qui le structurent, il ne les choisit pas tant qu'il les reçoit passivement dans le processus d'éducation. Il apprend à être un 'enfant sage'. Il ne raisonne pas, on le raisonne. Et une fois devenu adulte, l'être humain ne sort pas de cette dépendance. Les institutions sociales continuent d'influencer sa vision du monde et son comportement sous la forme de la publicité et de l'idéologie politique. Ainsi il n'est pas du tout certain que une fois adulte l'humain soit capable de sortir de l'état de dépendance.

Ici le débat philosophique reste ouvert.

d'un côté, les philosophes spiritualistes, comme Platon, Descartes, ou Kant, qui affirment que l'être humain n'est pas de ce monde, qu'il est plus qu'un être de la nature. Il est une âme immortelle et immatérielle qui doit prendre conscience d'elle-même. Dans cette perspective l'être humain est fondamentalement un être libre, et raisonnant. Dans le cas contraire, l'être humain reste enchaîné à un corps, à une animalité qui le dévoie et le perverti.

De l'autre, les partisans du déterminisme social, comme Durkheim ou Freud, (et dans une certaine mesure Nietzsche), pour qui l'humanité de l'homme n'est qu'un produit social. Dans cette perspective l'être humain est fondamentalement un être déterminé, et arraonné.

3./ dangereuse liberté

l'être humain se croit libre, mais il est déterminé par des causes, nous dit Spinoza, l'idée d'un sujet libre et responsable de ses actes est une fiction philosophique peut être incarnée par quelques sages au cours de l'histoire, mais qui ne correspond pas à la manière dont l'homme se manifeste comme être social.

Dès lors, que vaut l'idée d'un être humain laissé à lui-même ? Un electron libre dangereux et chaotique, qui jette la discorde et le désordre partout où il se trouve, voilà la réponse.

Ici un philosophe nous permet de faire la synthèse de nos deux premières parties, c'est Emmanuel Kant :

« l'homme est l'animal qui a besoin d'un maître, car il abuse à coup sur de sa liberté à l'égard de ses semblables. Et quoiqu'en tant qu'être raisonnable il souhaite une loi qui limite la liberté de tous, son penchant animal à l'égoïsme le pousse à se réserver, dans toute la mesure du possible, un régime d'exception pour lui-même. »

4./ Indispensable liberté En quel sens l'idée de liberté demeure et demeurera essentielle ?

Introduction: suite du texte de Kant « mais où trouvera-t-il ce maître ? Nul part ailleurs que dans l'espèce humaine. Partout où

- A) l'impossible théocratie (car c'est par l'homme que Dieu parle aux hommes)
- B) la nécessité de la République
le maître platonicien
- C) sans la liberté, la république n'est rien

Spinoza, ami de la liberté

Les textes

Emile Durkheim : désir et société

§1) Un vivant quelconque ne peut être heureux et même ne peut vivre que si ses besoins sont suffisamment en rapport avec ses moyens. Autrement, s'ils exigent plus qu'il ne peut leur être accordé ou simplement autre chose, ils seront froissés sans cesse et ne pourront fonctionner sans douleur. Or, un mouvement qui ne peut se produire sans souffrance tend à ne pas se reproduire. Des tendances qui ne sont pas satisfaites s'atrophient et, comme la tendance à vivre n'est que la résultante de toutes les autres, elle ne peut pas ne pas s'affaiblir si les autres se relâchent.

§2) Chez l'animal, du moins à l'état normal, cet équilibre s'établit avec une spontanéité automatique parce qu'il dépend de conditions purement matérielles. Tout ce que réclame l'organisme, c'est que les quantités de substance et d'énergie, employées sans cesse à vivre, soient périodiquement remplacées par des quantités équivalentes ; c'est que la réparation soit égale à l'usure. Quand le vide que la vie a creusé dans ses propres ressources est comblé, l'animal est satisfait et ne demande rien de plus. Sa réflexion n'est pas assez développée pour imaginer d'autres fins que celles qui sont impliquées dans sa nature physique. D'un autre côté, comme le travail exigé de chaque organe dépend lui-même de l'état général des forces vitales et des nécessités de l'équilibre organique, l'usure, à son tour, se règle sur la réparation et la balance se réalise d'elle-même. Les limites de l'une sont aussi celles de l'autre ; elles sont également inscrites dans la constitution même du vivant qui n'a pas le moyen de les dépasser.

§3) Mais il n'en est pas de même de l'homme, parce que la plupart de ses besoins ne sont pas, ou ne sont pas au même degré, sous la dépendance du corps. Car, au-delà du minimum indispensable, dont la nature est prête à se contenter quand elle procède instinctivement, la réflexion, plus éveillée, fait entrevoir des conditions meilleures, qui apparaissent comme des fins désirables et qui sollicitent l'activité. Ainsi comment fixer la quantité de bien-être, de confortable, de luxe que peut légitimement rechercher un être humain ? Ni dans la constitution organique, ni dans la constitution psychologique de l'homme, on ne trouve rien qui marque un terme à de semblables penchants. Le fonctionnement de la vie individuelle n'exige pas qu'ils s'arrêtent ici plutôt que là. Surtout, comment établir la manière dont ils doivent varier selon les statuts, les professions, l'importance relative des services, etc. ? Il n'est pas de société où ils soient également satisfaits aux différents degrés de la hiérarchie sociale. Cependant, dans ses traits essentiels, la nature humaine est sensiblement la même chez tous les citoyens. Ce n'est donc pas elle qui peut assigner aux besoins cette limite variable qui leur serait nécessaire. Par conséquent, en tant qu'ils dépendent de l'individu seul, ils sont illimités. Par elle-même, abstraction faite de tout pouvoir extérieur qui la règle, notre sensibilité est un abîme sans fond que rien ne peut combler.

§4) Mais alors, si rien ne vient la contenir du dehors, elle ne peut être pour elle-même qu'une source de tourments. Car des désirs illimités sont insatiables par définition et ce n'est pas sans raison que l'insatiabilité est regardée comme un signe de morbidité. Puisque rien ne les borne, ils dépassent toujours et infiniment les moyens dont ils disposent ; rien donc ne saurait les calmer. Une soif inextinguible est un supplice perpétuellement renouvelé. Poursuivre une fin inaccessible par hypothèse, c'est donc se condamner à un perpétuel état de mécontentement. Ainsi, plus on aura et plus on voudra avoir, les satisfactions reçues ne faisant que stimuler les besoins au lieu de les apaiser.

§5) Pour qu'il en soit autrement, il faut donc avant tout que les passions soient limitées. Alors seulement, elles pourront être mises en harmonie avec les facultés et, par suite, satisfaites. Mais puisqu'il n'y a rien dans l'individu qui puisse leur fixer une limite, celle-ci doit nécessairement leur venir de quelque force extérieure à l'individu. Il faut qu'une puissance régulatrice joue pour les besoins moraux le même rôle que l'organisme pour les besoins physiques. C'est dire que cette puissance ne peut être que morale. C'est l'éveil de la conscience qui est venu rompre l'état

d'équilibre dans lequel sommeillait l'animal ; seule donc la conscience peut fournir les moyens de le rétablir. La contrainte matérielle serait ici sans effet; ce n'est pas avec des forces physico-chimiques qu'on peut modifier les cœurs. Dans la mesure où les appétits ne sont pas automatiquement contenus par des mécanismes physiologiques, ils ne peuvent s'arrêter que devant une limite qu'ils reconnaissent comme juste. Les hommes ne consentiraient pas à borner leurs désirs s'ils se croyaient fondés à dépasser la borne qui leur est assignée. Seulement, cette loi de justice, ils ne sauraient se la dicter à eux-mêmes pour les raisons que nous avons dites. Ils doivent donc la recevoir d'une autorité qu'ils respectent et devant laquelle ils s'inclinent spontanément. Seule, la société, soit directement et dans son ensemble, soit par l'intermédiaire d'un de ses organes, est en état de jouer ce rôle modérateur; car elle est le seul pouvoir moral supérieur à l'individu, et dont celui-ci accepte la supériorité. Seule, elle a l'autorité nécessaire pour dire le droit et marquer aux passions le point au-delà duquel elles ne doivent pas aller. Seule aussi, elle peut apprécier quelle prime doit être offerte en perspective à chaque ordre de fonctionnaires, au mieux de l'intérêt commun.

§6) Et en effet, à chaque moment de l'histoire, il y a dans la conscience morale des sociétés un sentiment obscur de ce que valent respectivement les différents services sociaux, de la rémunération relative qui est due à chacun d'eux et, par conséquent, de la mesure de confortable qui convient à la moyenne des travailleurs de chaque profession. Les différentes fonctions sont comme hiérarchisées dans l'opinion et un certain coefficient de bien-être est attribué à chacune selon la place qu'elle occupe dans la hiérarchie. D'après les idées reçues, il y a, par exemple, une certaine manière de vivre qui est regardée comme la limite supérieure que puisse se proposer l'ouvrier dans les efforts qu'il fait pour améliorer son existence, et une limite inférieure au-dessous de laquelle on tolère difficilement qu'il descende, s'il n'a pas gravement démerité. L'une et l'autre sont différentes pour l'ouvrier de la ville et celui de la campagne, pour le domestique et pour le journalier, pour l'employé de commerce et pour le fonctionnaire, etc. De même encore, on blâme le riche qui vit en pauvre, mais on le blâme aussi s'il recherche avec excès les raffinements du luxe. En vain les économistes protestent ; ce sera toujours un scandale pour le sentiment public qu'un particulier puisse employer en consommations absolument superflues une trop grande quantité de richesses et il semble même que cette intolérance ne se relâche qu'aux époques de perturbation morale. Il y a donc une véritable réglementation qui, pour n'avoir pas toujours une forme juridique, ne laisse pas de fixer, avec une précision relative, le maximum d'aisance que chaque classe de la société peut légitimement chercher à atteindre. Du reste, l'échelle ainsi dressée, n'a rien d'immuable. Elle change, selon que le revenu collectif croît ou décroît et selon les changements qui se font dans les idées morales de la société. C'est ainsi que ce qui a le caractère du luxe pour une époque, ne l'a plus pour une autre ; que le bien-être, qui, pendant longtemps, n'était octroyé à une classe qu'à titre exceptionnel et surérogatoire, finit par apparaître comme rigoureusement nécessaire et de stricte équité.

§7) Sous cette pression, chacun, dans sa sphère, se rend vaguement compte du point extrême jusqu'où peuvent aller ses ambitions et n'aspire à rien au-delà. Si, du moins, il est respectueux de la règle et docile à l'autorité collective, c'est-à-dire s'il a une saine constitution morale, il sent qu'il n'est pas bien d'exiger davantage. Un but et un terme sont ainsi marqués aux passions. Sans doute, cette détermination n'a rien de rigide ni d'absolu. L'idéal économique assigné à chaque catégorie de citoyens, est compris lui-même entre de certaines limites à l'intérieur desquelles les désirs peuvent se mouvoir avec liberté. Mais il n'est pas illimité. C'est cette limitation relative et la modération qui en résulte qui font les hommes contents de leur sort tout en les stimulant avec mesure à le rendre meilleur ; et c'est ce contentement moyen qui donne naissance à ce sentiment de joie calme et active ; à ce plaisir d'être et de vivre qui, pour les sociétés comme pour les individus, est la caractéristique de la santé. Chacun, du moins en général, est alors en harmonie avec sa condition et ne désire que ce qu'il peut légitimement espérer comme prix normal de son activité.

Thrasymaque : nul n'est juste par désir, tous sont justes par calcul

Les hommes prétendent que, par nature, il est bon de commettre l'injustice et mauvais de la souffrir, mais qu'il y a plus de mal à la souffrir que de bien à la commettre. Aussi, lorsque mutuellement ils la commettent et la subissent, et qu'ils goûtent des deux états, ceux qui ne peuvent point éviter l'un ni choisir l'autre estiment utile de s'entendre pour ne plus commettre ni subir l'injustice. De là prirent naissance les lois et les conventions, et l'on appela légitime et juste ce que prescrivait la loi. Voilà l'origine et l'essence de la justice: elle tient le milieu entre le plus grand bien – commettre impunément l'injustice – et le plus grand mal – la subir quand on est incapable de se venger. Entre ces deux extrêmes, la justice est aimée non comme un bien en soi, mais parce que l'impuissance de commettre l'injustice lui donne du prix. En effet, celui qui peut pratiquer cette dernière ne s'entendra jamais avec personne pour s'abstenir de la commettre ou de la subir, car il serait fou. Telle est donc Socrate, la nature de la justice, et telle son origine, selon l'opinion commune.

Maintenant, que ceux qui la pratiquent agissent par impuissance de commettre l'injustice, c'est ce que nous sentirons particulièrement bien si nous faisons la supposition suivante. Donnons licence au juste et à l'injuste de faire ce qu'ils veulent; suivons les et regardons où, l'un et l'autre, les mène le désir. Nous prendrons le juste en flagrant délit de poursuivre le même but que l'injuste, poussé par le besoin de l'emporter sur les autres: c'est ce que recherche toute nature comme un bien, mais que, par loi et par force, on ramène au respect de l'égalité. La licence dont je parle serait surtout significative s'ils recevaient le pouvoir qu'eut jadis, dit-on, l'ancêtre de Gygès le Lydien. Cet homme était un berger, au service du roi qui gouvernait alors la Lydie. Un jour, au cours d'un violent orage, accompagné d'un séisme, le sol se fendit et il se forma une ouverture béante près de l'endroit où il faisait paître son troupeau. Plein d'étonnement, il y descendit, et (...) vit un cheval de bronze creux, percé de petites portes; s'étant penché vers l'intérieur, il y aperçut un cadavre de taille plus grande, semblait-il, que celle d'un homme, et qui avait à la main un anneau d'or, dont il s'empara; puis il partit sans prendre autre chose. Or, à l'assemblée habituelle des bergers qui se tenait chaque mois pour informer le roi de l'état de ses troupeaux, il se rendit portant au doigt cet anneau. Ayant pris place au milieu des autres, il tourna par hasard le chaton de la bague vers l'intérieur de sa main; aussitôt il devint invisible à ses voisins qui parlèrent de lui comme s'il était parti. Étonné, il mania de nouveau la bague en tâtonnant, tourna le chaton en dehors et, ce faisant, redevint visible. S'étant rendu compte de cela, il répéta l'expérience pour voir si l'anneau avait bien ce pouvoir; le même prodige se reproduisit: en tournant le chaton en dedans, il devenait invisible, en dehors, visible. Dès qu'il fut sûr de son fait, il fit en sorte d'être au nombre des messagers qui se rendaient auprès du roi. Arrivé au palais, il séduisit la reine, complota avec elle la mort du roi, le tua, et obtint ainsi le pouvoir.

Si donc il existait deux anneaux de cette sorte, et que le juste reçut l'un, l'injuste l'autre, aucun, pense-t-on, nul ne serait de nature assez adamantine¹ pour persévéérer dans la justice et pour avoir le courage de ne pas toucher au bien d'autrui, alors qu'il pourrait prendre sans crainte ce qu'il voudrait sur la place publique, s'introduire dans les maisons pour s'unir à qui lui plairait, tuer les uns, briser les fers des autres et faire tout à son gré, devenu l'égal d'un dieu parmi les hommes. (...)

Et l'on citerait cela comme une grande preuve que personne n'est juste volontairement, mais par contrainte, la justice n'étant pas un bien individuel, puisque celui qui se croit capable de commettre l'injustice la commet.

Platon, La République

1 Qui a la dureté et la pureté du diamant.

Kant : la conscience morale ou le sens rationnel du devoir

Tout homme a une conscience et se trouve observé menacé de manière générale tenu en respect (respect lié à la crainte) par un juge intérieur et cette puissance qui veille en lui sur les lois n'est pas quelque chose de forgé -arbitrairement- par lui-même mais elle est inhérente à son être. Elle le suit comme son ombre quand il pense lui échapper. Il peut sans doute par des plaisirs ou des distractions s'étourdir ou s'endormir, mais il ne saurait éviter parfois de revenir à soi ou de se réveiller dès lors qu'il en perçoit la voix terrible. Il est bien possible à l'homme de tomber dans la plus extrême abjection où il ne se soucie plus de cette voix, mais il ne peut jamais éviter de l'entendre. Cette disposition intellectuelle originale et (puisque c'est la représentation du devoir) morale qu'on appelle conscience, a en elle-même ceci de particulier que bien que l'homme n'y ait affaire qu'avec lui-même, il se voit cependant contraint par sa raison d'agir comme sur l'ordre d'une autre personne. Car le débat dont il est ici question est celui d'une cause judiciaire devant un tribunal. Concevoir celui qui est accusé par sa conscience comme ne faisant qu'une seule et même personne avec le juge, est une manière absurde de se représenter le tribunal : car s'il en était ainsi l'accusateur perdrait toujours. C'est pourquoi pour ne pas être en contradiction avec elle-même, la conscience humaine en tous ses devoirs doit concevoir un autre (comme l'homme en général) qu'elle-même comme juge de ses actions. Cet autre peut être maintenant une personne réelle ou seulement une personne idéale que la raison se donne à elle-même.

Kant, Métaphysique des moeurs

Descartes : grandes âmes et âmes basses

Mais il me semble que la différence qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont bases et vulgaires, consiste, principalement, en ce que les âmes vulgaires se laissent aller à leurs passions, et ne sont heureuses ou malheureuses, que selon que les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes ; au lieu que les autres ont des raisonnements si forts et si puissants que, bien qu'elles aient aussi des passions, et même souvent de plus violentes que celles du commun, leur raison demeure néanmoins toujours la maîtresse, et fait que les afflictions mêmes leur servent, et contribuent à la parfaite félicité dont elles jouissent dès cette vie. Car d'une part, se considérant comme immortelles et capables de recevoir de très grands contentements, puis, d'autre part, considérant qu'elles sont jointes à des corps mortels et fragiles, qui sont sujets à beaucoup d'infirmités, et qui ne peuvent manquer de périr dans peu d'années, elles font bien tout ce qui est en leur pouvoir pour se rendre la fortune favorable en cette vie, mais néanmoins elles l'estiment si peu, au regard de l'éternité, qu'elles n'en considèrent quasi les événements que comme nous faisons ceux des comédies.

Descartes, Lettre à Elisabeth du 18 mai 1645.

René Girard : le désir mimétique et sa résolution

Une fois que ses besoins primordiaux sont satisfaits, et parfois même avant, l'homme désire intensément mais il ne sait pas exactement quoi, car c'est l'être qu'il désire, un être dont il se sent privé et dont quelqu'un d'autre lui paraît pourvu. Le sujet attend de cet *autre* qu'il lui dise ce qu'il faut désirer, pour acquérir cet être. Si le modèle, déjà doté, semble-t-il, d'un être supérieur désire quelque chose, il ne peut s'agir que d'un objet capable de conférer une plénitude d'être encore plus totale. Ce n'est pas par des paroles, c'est par son propre désir que le modèle désigne au sujet l'objet suprêmement désirable.

Nous revenons à une idée ancienne mais dont les implications sont peut-être méconnues; le désir est essentiellement *mimétique*, il se calque sur un désir modèle; il élit le même objet que ce modèle. Le mimétisme du désir enfantin est universellement reconnu. Le désir adulte n'est en rien différent, à ceci près que l'adulte, en particulier dans notre contexte culturel, a honte, le plus souvent, de se modeler sur autrui; il a peur de révéler son manque d'être. Il se déclare hautement satisfait de lui-même; il se présente en modèle aux autres; chacun va répétant: "imitez moi" afin de dissimuler sa propre imitation.

René Girard, La violence et le sacré

John Locke : la morale ou l'empire des préjugés

Ceux qui veillent (comme ils disent) à donner de bons principes aux enfants (bien peu sont démunis d'un lot de principes pour enfants auxquels ils accordent foi), distillent dans l'entendement de l'enfant jusque là sans préjugés ces doctrines qu'ils voudraient voir mémorisées et appliquées (n'importe quel caractère se marque chez l'enfant comme sur du papier blanc) : elles sont enseignées aussitôt que l'enfant commence à percevoir et, quand il grandit, on les renforce par la répétition publique ou par l'accord tacite du voisinage ; ou au moins par l'accord de ceux dont l'enfant estime la sagesse, la connaissance et la piété et qui voient dans ces principes le fondement sur lequel bâtir leur religion et leurs mœurs : ainsi ces doctrines acquièrent-elles la réputation de vérités innées, indubitable et évidentes par elles-mêmes.

On peut ajouter que, lorsque des enfants éduqués ainsi deviennent adultes et reviennent sur ce qu'ils pensent, ils n'y peuvent rien trouver de plus ancien que ces opinions qu'on leur a enseignées avant que la mémoire ait commencé à tenir le registre de leurs actes ou des dates d'apparition des nouveautés. Ils n'ont dès lors aucun scrupule à conclure que ces propositions dont la connaissance n'a aucune origine perceptible en eux ont été certainement imprimées sur leur esprit par Dieu ou la Nature et non enseignées par qui que ce soit. Ils conservent ces propositions et s'y soumettent avec vénération, comme beaucoup se soumettent à leurs parents non pas parce que c'est naturel (dans les pays où ils ne sont pas formés ainsi, les enfants n'agissent pas ainsi) mais parce qu'ils pensent que c'est naturel.

LOCKE, Essai sur l'entendement humain

Nietzsche : le devoir moral est avant tout un devoir social qui écrase l'individu

Nous disons bonnes les vertus d'un homme, non pas à cause des résultats qu'elles peuvent avoir pour lui, mais à cause des résultats qu'elles peuvent avoir pour nous et pour la société : dans l'éloge de la vertu on n'a jamais été bien « désintéressé », on n'a jamais été bien « altruiste » ! On aurait remarqué, sans cela, que les vertus (comme l'application, l'obéissance, la chasteté, la piété, la justice) sont généralement nuisibles à celui qui les possède, parce que ce sont des instincts qui règnent en lui trop violemment, trop avidement, et ne veulent à aucun prix se laisser contrebalancer raisonnablement par les autres. Quand on possède une vertu, une vraie vertu, une vertu complète (non une petite tendance à l'avoir), on est victime de cette vertu ! Et c'est précisément pourquoi le voisin en fait la louange ! On loue l'homme zélé bien que son zèle gâte sa vue, qu'il use la spontanéité et la fraîcheur de son esprit : on vante, on plaint le jeune homme qui s'est « tué à la tâche » parce qu'on pense : « Pour l'ensemble social, perdre la meilleure unité n'est encore qu'un petit sacrifice ! Il est fâcheux que ce sacrifice soit nécessaire ! Mais il serait bien plus fâcheux que l'individu pensât différemment, qu'il attachât plus d'importance à se conserver et à se développer qu'à travailler au service de tous ! » On ne plaint donc pas ce jeune homme à cause de lui-même, mais parce que sa mort a fait perdre à la société un instrument soumis, sans égards pour lui-même, bref un « brave homme », comme on dit.

Friedrich Nietzsche, Le Gai Savoir

Pierre Bourdieu : l'habitus plus fort que l'individu

Les passions de l'habitus dominé, relation sociale somatisée, loi sociale convertie en loi incorporée, ne sont pas de celles que l'on peut suspendre par un simple effort de la volonté, fondé sur une prise de conscience libératrice. S'il est tout à fait illusoire de croire que la violence symbolique peut être vaincue par les seules armes de la conscience et de la volonté, c'est que les effets et les conditions de son efficacité sont durablement inscrits au plus intime des corps sous forme de dispositions. (...) Par exemple le rejet hors des lieux publics, qui, lorsqu'il s'affirme explicitement, comme chez les Kabyles, condamne les femmes à des espaces séparés et fait de l'approche d'un espace masculin, comme les abords d'un lieu d'assemblée, une épreuve terrible, peut s'accomplir ailleurs, presque aussi efficacement, au travers de cette sorte d'agoraphobie socialement imposée qui peut survivre longtemps à l'abolition des interdits les plus visibles et qui conduit les femmes à s'exclure elles-mêmes de l'agora.

Maurice Godelier : l'habitus social chez les Baruyas de Papouasie Nouvelle Guinée

TEXTE 1 : sur l'initiation des hommes et des femmes chez les Baruyas

Les initiations masculines et féminines sont les deux aspects complémentaires d'une pratique sociale qui institue et légitime la domination des hommes sur les femmes. Les hommes ont quelque chose – le sperme- que les femmes n'ont pas, qui est source de force et de vie, et qui fait des hommes les représentants, les piliers et les dirigeants légitimes de la société. Les femmes ont quelque chose que les hommes n'ont pas – le sang menstruel - qui menace la force des hommes et risque d'anéantir la supériorité masculine. Les femmes ont en outre un sexe qui s'ouvre et ouvre la voie aux puissances cosmiques hostiles aux humains. Il faut donc séparer les garçons des filles, pour préserver, protéger et faire croître ce qui fait leur force et leur supériorité, et la force de la société.

Bref, les rapports hommes/femmes chez les Baruya se présentent sous la forme d'une opposition rigide et assez simple entre deux pôles dont l'un serait positif et l'autre négatif ; c'est pourquoi le premier aurait toutes les bonnes raisons de dominer l'autre, de le diriger et de le réprimer. A promouvoir et à exalter cette supériorité du pôle positif, seraient consacrés les dix années de l'initiation masculine. À consentir à leur subordination et à reconnaître explicitement leur infériorité seraient destinés les quelques rituels des initiations féminines.

Tout cela n'est pas faux et correspond probablement à la vision qu'on de ces choses garçons et filles dans les premiers moments de leur initiation. Après tout, leur langue elle-même ne vient-elle pas témoigner de ces évidences ? En Baruya, un gibier, par exemple, une fois mort, devient féminin. Le masculin désigne donc le mouvement, la vie, la force, et le féminin leurs contraires. La femme, le féminin, connotent la faiblesse physique, la passivité, l'ignorance, le manque d'intelligence, sources essentielles de désordre dans la vie sociale.

Texte 2 : sur les rites accompagnant l'abattage d'un arbre chez les Baruyas

Quand on défriche la forêt vierge, les hommes choisissent un arbre géant parmi ceux de la parcelle à cultiver, t'ils en ornent le tronc de plantes magiques, de colliers de cauries, de plumes noires d'oiseau de paradis, les mêmes que celles que portent les jeunes initiés du troisième stade, les *tchouwanié*. *L'arbre est ensuite attaqué à la hache par deux hommes, pendant que tous ceux qui coopèrent au défrichement attendent, un bâton orné de feuilles magiques à la main.* Lorsque le géant vacille et entame sa chute, ils poussent de grands cris tout en jetant leurs bâtons vers l'arbre qui s'effondre. Ils espèrent ainsi chasser l'esprit de l'arbre, plein de colère contre les hommes, vers le territoire de leurs ennemis où il se vengera en tuant ceux qu'il surprendra en train d'abattre des arbres dans la forêt. Ainsi, il n'y a jamais de véritable paix entre les Baruya et leurs ennemis car même après que les combats ont officiellement cessé entre les guerriers, la guerre continue par l'envoi d'esprits-missiles invisibles mais meurtriers.

Quand le sol d'un jardin est nettoyé, la palissade plantée, un certain nombre de parcelles délimitées à l'intérieur de l'enceinte et attribuées à des parents ou à des voisines, l'homme qui a pris l'initiative du défrichement accomplit une brève cérémonie magique au centre du jardin, sur l'une des parcelles que cultivera sa femme. Cette magie, pour faire pousser les patates douces, les taros (songe) ou d'autres plantes, lui vient de ses ancêtres et il la transmettra à ses fils.

Maurice Godelier, la fabrique des grands hommes

L'expérience de Milgram et la soumission à l'autorité

En 1961, Stanley Milgram conduit une expérience de psychologie sociale à l'université de Stanford aux Etats Unis. À partir de quand les hommes opposent-ils leur libre arbitre à des ordres immoraux ? Le dispositif est le suivant : un expérimentateur ordonne à des sujets de sanctionner les erreurs d'un préteur élève dont on teste apparemment la mémoire. Chaque fois que l'élève commet une erreur, l'expérimentateur

ordonne de lui infliger une décharge électrique, en augmentant progressivement la puissance de celle-ci, jusqu'à atteindre des niveaux potentiellement mortels (plus de 400 volts). Les sujets vont-ils résister aux ordres de l'expérimentateur ?

Dans une série d'enquêtes préliminaires, Milgram avait interrogé plus d'une centaine de personnes (psychiatres, étudiants, adultes) sur les comportements qu'elles-mêmes ou d'autres adopteraient face à un expérimentateur leur ordonnant de conduire l'expérience à son terme. Toutes avaient répondu qu'au-delà d'un certain seuil, la désobéissance l'emporterait. (...) De telles prévisions reposaient sur le triple présupposé

- 1) que les gens ne sont nullement enclins à faire souffrir un innocent
- 2) que en l'absence de coercition (contrainte physique) le sujet reste libre et maître de ses actes, la situation dans laquelle il se trouve n'exerçant aucune influence sur son comportement
- 3) que seul le moi profond décide de ses actions, à partir d'un choix raisonné de valeurs.

Voici maintenant ce que l'expérience de Milgram a montré : à la fin de la séance, sur les 40 sujets, 26, soit 65 % d'entre eux, avaient poussé l'obéissance jusqu'à accepter d'envoyer, par 3 fois, la décharge maximale de 450 volts, tout en témoignant divers signes d'agitation et d'anxiété.

Pour expliquer cela Milgram a proposé le concept d'**état agentique** : « un individu est en état agentique quand, dans une situation sociale donnée, il se définit de façon telle qu'il accepte le contrôle total d'une personne possédant un statut plus élevé. Dans ce cas, il ne s'estime plus responsable de ses actes. Il voit en lui-même un simple instrument destiné à exécuter la volonté d'autrui. À l'inverse, les rares sujets interrompant l'expérience avant son terme se considéraient comme les seuls auteurs de leurs actes (**état autonome**) bien que l'expérimentateur affirmât qu'il assumait entièrement la responsabilité légale des conséquences.

Synthèse du livre de Stanley Milgram, Soumission à l'autorité

Bernays : le gouvernement invisible, base des sociétés démocratiques

La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays.

Nous sommes pour une large part gouvernés par des hommes dont nous ignorons tout, qui modèlent nos esprits, forgent nos goûts, nous soufflent nos idées. C'est là une conséquence logique de l'organisation de notre société démocratique. Cette forme de coopération du plus grand nombre est une nécessité pour que nous puissions vivre ensemble au sein d'une société au fonctionnement bien huilé.

Le plus souvent, nos chefs invisibles ne connaissent pas l'identité des autres membres du cabinet très fermé auquel ils appartiennent.

Ils nous gouvernent en vertu de leur autorité naturelle, de leur capacité à formuler les idées dont nous avons besoin, de la position qu'ils occupent dans la structure sociale. Peu importe comment nous réagissons individuellement à cette situation puisque dans la vie quotidienne, que l'on pense à la politique ou aux affaires, à notre comportement social ou à nos valeurs morales, de fait nous sommes dominés par ce nombre relativement restreint de gens – une infime fraction des 120 millions d'habitants du pays – en mesure de comprendre les processus mentaux et les modèles sociaux des masses. Ce sont eux qui tirent les ficelles : ils contrôlent l'opinion publique, exploitent les vieilles forces sociales existantes, inventent d'autres façons de relier le monde et de le guider.

(...)

Théoriquement, chacun se fait son opinion sur les questions publiques et sur celles qui concernent la vie privée. Dans la pratique, si tous les citoyens devaient étudier par eux-mêmes l'ensemble des informations abstraites d'ordre économique, politique et moral en jeu dans le moindre sujet, ils se rendraient vite compte qu'il leur est impossible d'arriver à quelque conclusion que ce soit. Nous avons donc volontairement accepté de laisser à un gouvernement invisible le soin de passer les informations au crible pour mettre en lumière le problème principal, afin de ramener le choix à des proportions réalistes. Nous acceptons que nos dirigeants et les organes de presse dont ils se servent pour toucher le grand public nous désignent les questions dites d'intérêt général ; nous acceptons qu'un guide moral, un pasteur, par exemple, ou un essayiste ou simplement une opinion répandue nous prescrivent un code de conduite social standardisé auquel, la plupart du temps, nous nous conformons.

Edward Bernays, Propaganda

Freud : refoulement et sublimation

Une violente répression des pulsions exercée de l'extérieur n'apporte jamais pour résultat l'extinction ou la domination de celles-ci, mais occasionne un refoulement qui installe la propension à entrer ultérieurement dans la névrose. La psychanalyse a souvent eu l'occasion d'apprendre à quel point la sévérité indubitablement sans discernement de l'éducation participe à la production de la maladie nerveuse, ou au prix de quel préjudice de la capacité d'agir et de la capacité de jouir la normalité exigée est acquise. Elle peut aussi enseigner quelle précieuse contribution à la formation du caractère fournissent ces instincts asociaux et pervers de l'enfant, s'ils ne sont pas soumis au refoulement, mais sont écartés par le processus dénommé sublimation de leurs buts primitifs vers des buts plus précieux. Nos meilleures vertus sont nées comme formations réactionnelles et sublimations sur l'humus de nos plus mauvaises dispositions. L'éducation devrait se garder soigneusement de combler ces sources de forces fécondes et se borner à favoriser les processus par lesquels ces énergies sont conduites vers le bon chemin.

Sigmund Freud

Freud : la culture

La culture humaine - j'entends par là tout ce en quoi la vie humaine s'est élevée au-dessus de ses conditions animales et ce en quoi elle se différencie de la vie des bêtes, et je dédaigne de séparer culture et civilisation - présente, comme on sait, deux faces à l'observateur. Elle englobe, d'une part, tout le savoir et tout le savoir-faire que les hommes ont acquis afin de dominer les forces de la nature et de gagner sur elle des biens pour la satisfaction des besoins humains et, d'autre part, tous les dispositifs qui sont nécessaires pour régler les relations des hommes entre eux et, en particulier, la répartition des biens accessibles. Ces deux orientations de la culture ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, premièrement, parce que les relations mutuelles des hommes sont profondément influencées par la mesure de satisfaction pulsionnelle (1) que permettent les biens disponibles ; deuxièmement, parce que l'homme lui-même, pris isolément, est susceptible d'entrer avec un autre dans une relation qui fait de lui un bien, pour autant que cet autre utilise sa force de travail ou le prend pour objet sexuel ; mais aussi, troisièmement, parce que chaque individu est virtuellement un ennemi de la culture, laquelle est pourtant censée être d'un intérêt humain universel. Il est remarquable que les hommes, si tant est qu'ils puissent exister dans l'isolement, ressentent néanmoins comme une pression pénible les sacrifices que la culture attend d'eux pour permettre une vie en commun. La culture doit donc être défendue contre l'individu, et ses dispositifs, institutions et commandements se mettent au service de cette tâche.

Freud, [l'Avenir d'une Illusion](#)